

Quand les mots mènent la danse...

Trois soirs avec Matei Visniec dans la Salle Byzantine

Par Mirella Patureau

Longtemps Matei Visniec est paru devant ses spectateurs les plus avisés (je ne pense pas ici seulement aux critiques professionnels, joyeux de retrouver leurs fiches et de conforter leurs certitudes) comme un héritier, dur et pur, du théâtre de l'absurde. Maintes preuves à l'appui, qui ont l'apparence du vrai mais aussi le soupçon d'une autre vérité possible. Et si ce n'était qu'une voie de passage, pour retrouver la sienne ? Il est vrai, on y trouve Beckett lui-même, devenu simple personnage, déguisé en clochard, forcément céleste, qui hante un de ses premiers textes dramatiques, jusqu'à son dernier roman (en français), *Monsieur K libéré*, où Visniec gambade allègrement sur les champs de ce célèbre Monsieur qui nous a laissé l'hantise des cafards et des procès à charge. Mais nous le savons maintenant, dans le pays d'où vient notre dramaturge et à l'époque de ses débuts, faire du théâtre de l'absurde n'a jamais été un geste artistique purement formel, tout au contraire, c'était un geste politique, dont la subversion avançait masquée. Cela signifiait un double pari : d'un côté, casser l'image fausse, la vérité unique, d'un avenir radieux vers lequel on était obligé de trotter joyeusement et en groupe, et de l'autre côté, suggérer, insinuer que la vie même de cette société, bloquée et schizophrène, n'était qu'une sinistre absurdité. On peut y identifier des procédés du théâtre de l'absurde, de son esthétique, on peut les étiqueter comme tels, mais ceci n'expliquerait pas le fond des choses et pourquoi l'auteur est passé aujourd'hui à un autre type de discours, sans renier cependant rien de son style, de ses obsessions. Voilà pourquoi je n'étais pas du tout étonnée quand ce faux « héritier » de l'angoisse beckettienne a commencé à écrire des textes ouvertement engagés, des textes qui parlent de notre contemporanéité, en gardant les yeux largement ouverts devant le cauchemar. Quelle farce plus fantastique, plus cruelle que cette *Histoire du communisme racontée pour des malades mentaux* (2001)... Suivie par un texte comme *De la sensation d'élasticité lorsqu'on marche sur des cadavres* (2009), qui part des dates très concrètes de la réalité des rôles communistes et qui s'esquive par une superbe pirouette en compagnie d'une certaine cantatrice chauve... L'art comme véhicule suprême, même dérisoire, met un superbe pied de nez à l'horreur de la dictature. J'ai vu *L'Histoire du communisme...* en janvier 2011 dans une mise en scène, ou mise en clown, de Victor Quezada-Perez et sa compagnie Umbral, qui « récidivent » aujourd'hui avec cet insensé procès du *Spectateur condamné à mort* (car où peut-il un dramaturge mieux régler le compte à un régime totalitaire qu'au théâtre, cet art total ?). Et c'est important de parler de ce procédé de « mise en clown », c'est-à-dire d'un traitement avec les armes du cirque, et grâce auquel l'horreur n'est pas magnifiée, mais écrasée, réduite à sa misérable condition.

Les textes choisis pour ce mini-festival Visniec nous introduisent dans un monde extrêmement vaste et varié d'un dramaturge qui n'oublie pas qu'il a été poète. L'histoire récente

nous revisite avec ce premier texte de la série, écrit « à chaud » pendant la guerre en l'ex-Yougoslavie, *Du sexe de la femme comme champ de bataille* (1997). C'est un texte à deux personnages, un face à face entre une femme bosniaque victime d'un viol, enceinte et qui veut se faire avorter et une psychiatre américaine qui essaie de l'aider. Nous sommes quelque part derrière le front, dans un espace hospitalier et le problème se déplace vite sur le plan éthique, avec une difficile et douloureuse réconciliation finale au nom de la vie qui doit être protégée. Les arguments de la thérapeute ne sont pas sans rappeler ceux du mouvement américain *pro-life* en cas de viol, mais le terrain reste terriblement délicat et encore ouvert. Il faut rajouter ici un autre texte, comme une indispensable bibliographie théâtrale du sujet, *Hôtel Europa complet*, connue aussi sous le titre *Le mot progrès dans la bouche de ma mère sonnait terriblement faux* (écrit en 2005, publié en français en 2007). C'est un texte grave, assez dense, où les morts se mêlent aux vivants, où les traces de la guerre perdurent encore et le rituel rencontre l'Histoire, répétitive et tragique. Les Balkans vus comme un champ de batailles ininterrompues, où les couches de terre couvrent les couches de morts des guerres qui se suivent inlassablement depuis quelques centaines d'années.

Mais laissons loin ces visions funestes des guerres d'autrefois, et retrouvons Visniec, baladin impénitent dans le pays des mots, ces drôles d'esprits qui lui « mendent » toujours un corps¹... Victor Quezada-Perez et sa compagnie Umbral présentent *Le Cabaret des mots*, dont j'ai eu déjà un aperçu, dans la Nuit de la Littérature du 1^{er} juin dernier, dans l'écrin d'une sublime austérité de l'Eglise Saint-Germain-de-Près, pas loin du café Deux magots, où il paraît que les fantômes de Sartre et de Simone de Beauvoir viennent parfois siroter un verre.... Comment ne pas penser au dictionnaire subjectif du dramaturge qui confessait „*Depuis toujours j'ai été fasciné par les mots, ces monades de la communication, ces „briques primordiales du langage*”. On commence naturellement par le mot „moi”, susurré timidement par une jeune actrice, on passe vite à „nous”, repris en chœur par les camarades, on glisse ensuite aux „discours avec ou sans grammaire”, on ose quelques mots louches, comme „pute” ou on sort même dans la nature avec des gros mots, tentés grave par l'envie de proférer d'insultes, on se récupère avec les „Derniers mots dits par les soldats morts sur les champs de bataille”, et finalement, on finit avec quelques discours d'hommes politiques : „Messieurs ! Messieurs, moi... Messieurs, moi, voilà ce que, moi, voilà ce que, moi, voilà ce que...Moi, pour notre pays, moi, je crois que pour notre pays, pour ce pays qui, pour nous qui, pour le pays qui, pour lequel, pour qui, pour qui, pour quoi, voilà !”

Voilà donc, tout est dit, cherchez le modèle ! Le mot „auteur”, les mots „comédiens” et les mots „clowns” ont fait leur devoir.

¹ Matei Visniec « Mes mots mendent l'incarnation », préface au volume *Mansarda la Paris cu vedere spre moarte* (*Mansarde à Paris avec vue sur la mort*), Editions Paralela 45, Pitești, 2005.